

NAVARIN

Bulletin de l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne
et de la Fondation du Monument et Ossuaire de Navarin.



JANVIER 2008

SOMMAIRE

- 2 1^{er} juillet 2007 : Cérémonie
du Souvenir à Navarin
- 3 21 septembre 2007
à Séchault
- 3 1^{er} décembre à Suippes
- 3 Informations
- 4 Les Zouaves et Tirailleurs
en Champagne (juin 1940)
- 7 L'apparition d'armes
nouvelles
- 15 Manifestations
- 16 1^{er} juillet à Navarin
(photos)



Aquarelles A. Brenet



Le Général Xavier GOURAUD,
président de l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne,

Le Colonel Norbert MERY,
président de la Fondation du Monument aux Morts des Armées de Champagne et Ossuaire de Navarin,

vous adressent leurs meilleurs vœux pour 2008
et vous invitent à la cérémonie annuelle du souvenir, à

NAVARIN,
le dimanche 14 septembre 2008,

pour célébrer le 90^{ème} anniversaire de l'offensive du 26 septembre et la victoire de 1918.
Hommage sera rendu aux équipages des chars de l'Artillerie d'Assaut et à ceux de l'Aviation.

1^{er} JUILLET 2007 : CEREMONIE DU SOUVENIR A NAVARIN

Les nuages, la température, rien n'évoquait l'été et les vacances proches, ce dimanche 1er juillet, sur la crête de Navarin. Mais les pèlerins ne se laissèrent pas arrêter par des prévisions météorologiques pessimistes et ils eurent raison : pas la moindre goutte, et, en guise de soleil, les vives couleurs de la nouba du 1^{er} Tirailleurs.



En effet, c'était le 90^{ème} anniversaire des combats d'avril et mai 1917, occasion d'évoquer la mémoire de l'Armée d'Afrique dont 3 divisions participèrent à cette offensive. Le bulletin de juin 2007 a raconté les faits d'armes de ces régiments de tirailleurs et de zouaves, dans leur conquête des Monts de Champagne, au prix de lourds sacrifices.

C'est pourquoi, avec son drapeau et une compagnie, avec sa nouba en tenue de tradition, le 1^{er} Régiment de Tirailleurs, d'Épinal, avait tenu à venir rendre les honneurs, lui qui est l'héritier de tous les régiments de tirailleurs algériens, tunisiens, marocains, qui, pendant plus d'un siècle, servirent fidèlement la France. L'École Militaire Inter-Armes était représentée par son drapeau, qui, cette année, est à la garde de la promotion "Colonel Louis Delcourt". Cet officier prestigieux commença sa carrière au 9^{ème} Zouaves et la poursuivit dans l'Armée d'Afrique. Et, s'il n'y a plus aujourd'hui de régiment de zouaves dans les rangs de l'armée française, les amicales d'anciens zouaves, encore bien vivantes, étaient représentées par le président de leur Union, M. Bruno de Villepin, et plusieurs drapeaux d'amicales.

A 10h, les autorités civiles et militaires, les pèlerins, nombreux, faisaient face à cette brillante unité et aux nombreux portedrapeau dont les trois couleurs ravivaient le monument, bien gris sous le ciel bas, il faut l'avouer. Les honneurs sont rendus à Monsieur Bruno Baumann, sous-préfet de Sainte-Menehould et au colonel adjoint de la 1^{ème} Brigade Mécanisée de Châlons, la nouba sonne le rappel, la musique de Suippes, fidèle à notre cérémonie et toujours de grande qualité, exécute l'hymne national.

Le Général Xavier Gouraud rappelle les combats d'avril et mai 1917, entre Nauroy et Aubérive, rendant hommage au sacrifice des Zouaves et des Tirailleurs, et des 50 000 Algériens, Tunisiens, Marocains morts pour la France. Il cite

le Maréchal Juin qui disait que *"c'est au sein de l'armée d'Afrique que musulmans et européens se sont le mieux compris et le plus aimés"*. Le Sous-Préfet de Sainte-Menehould nous invite à expliquer aux plus jeunes la fragilité de la paix et ce que nous devons aux générations qui nous ont précédés : une Europe en paix et qui contribue à la construire dans le monde.

Puis des gerbes sont déposées sur les marches du monument, au nom du préfet, du général commandant la 1^{ère} Brigade, de l'Amicale des Anciens Zouaves, des anciens de la 42^{ème} Rainbow Division et de l'ASMAC. et chacun observe la minute de silence.

L'Aumônier militaire de Mourmelon-Suippes célèbre la messe devant le monument. La lecture de St Paul nous dit : *"Vous avez été appelés à la liberté. Que cette liberté ne soit pas un prétexte pour satisfaire votre égoïsme ; au contraire, mettez-vous, par amour, au service les uns des autres"*. Et l'aumônier d'insister : *"Amour et pardon sont les conditions de la paix"*.

Ensuite, notre pèlerinage nous amène au cimetière du Bois du Puits. Au pied des Monts de Champagne, cette nécropole a recueilli beaucoup de ceux qui ont été tués lors de l'offensive de 1917. Tombes françaises et allemandes, tombes de fantassins et de tirailleurs. Une gerbe est déposée au pied de l'ossuaire central. En même temps, un bouquet est placé sur une tombe allemande, un autre devant les stèles musulmanes de deux tirailleurs du 7^{ème} R.T.A..

Un repas réunit enfin de nombreux participants pour un excellent repas au 40^{ème} RA. C'est l'occasion de remercier une nouvelle fois la garnison de Suippes et particulièrement le 40^{ème} RA pour son soutien toujours efficace, sur le lieu de la prise d'armes comme pour le repas.

21 SEPTEMBRE 2007 : CEREMONIE DU SOUVENIR A SECHAULT

Le 369^{ème} Régiment d'Infanterie, de la 93^{ème} DI US, connu sous le nom de "Harlem Hellfighters", fut le premier régiment afro-américain au combat. Dès avril 1918, il rejoint la IV^{ème} Armée.

Au cours de l'offensive de septembre 1918, combattant au sein de la 161^{ème} D.I., il s'empare de Séchault, le 29 septembre, au prix du tiers de ses effectifs. 171 soldats recevront la Croix de Guerre française.

Le 21 septembre, une délégation de la Société Historique du 369th RI US, conduite par son Président, le Major Général Nathaniel James, vint rendre hommage aux morts de ce régiment, devant le monument élevé à leur souvenir à Séchault en 1997.

Michel Brunel, vice-président de l'"American Order of French Croix de Guerre", qui avait organisé cette cérémonie, peut donner tout renseignement sur l'histoire de ce régiment :

6 rue Eugène Labiche - 75016 Paris
Email : michel.brunel1@wanadoo.fr



1^{ER} DECEMBRE 2007 A SUIPPES : INAUGURATION DU MONUMENT AUX FUSILLES DE SOUAIN

Un monument érigé place de l'Hôtel de Ville, à Suippes, en mémoire des caporaux de Souain, fusillés le 17 mars 1915, a été inauguré le 1^{er} décembre 2007.

Dans le prochain bulletin, un article reviendra sur ce moment tragique de la première bataille de Champagne.

INFORMATIONS DIVERSES

SITE DES ARMEES DE CHAMPAGNE

Monsieur Michel GODIN, maire de SOUAIN, a réalisé un site sur les combats en Champagne, dont nous avons déjà parlé dans nos précédents bulletins.

Ce site héberge, au chapitre des associations, beaucoup de renseignements sur l'ASMAG et ses publications.

Nous publions son adresse ci-dessous :

<http://perso.wanadoo.fr/champagne1418>

VIENT DE PARAITRE

LES ARCHITECTES DE LA MEMOIRE :

*photos de Jean-Christophe Dartoux, texte de Simon Texier.
17x23 cm. 192 pages. Editions du Huitième Jour.*

Premier ouvrage consacré à l'architecture commémorative en France, il montre comment la France et ses alliés ont commémoré les guerres du XX^{ème} siècle par une sculpture et une architecture originale.

Commande au : Tél. : 01 55 42 76 07 - Fax : 01 40 51 7 85
Email : marguerite.blank@huitiemejour.fr

HISTOIRE

LES ZOUAVES ET TIRAILLEURS EN CHAMPAGNE (JUIN 1940)

(SUITE DU BULLETIN DE JUIN 2007)

Les deux bulletins de 2007 ont rendu hommage aux tirailleurs et aux zouaves qui se sont illustrés en Champagne en 14-18. La campagne de 1940 ayant vu à nouveau ces régiments de l'Armée d'Afrique lutter avec acharnement dans cette région, c'est justice d'évoquer aussi la mémoire de ces fils des combattants de 14-18.



Insigne du 1^{er} Zouaves

Le 10 juin, la 82^e Division d'Infanterie d'Afrique reçoit pour mission de tenir la Montagne de Reims face au nord-ouest, pour couvrir la IV^e Armée sur sa gauche et de rechercher la liaison avec la VI^e Armée dont le repli vers la Marne s'est accéléré.

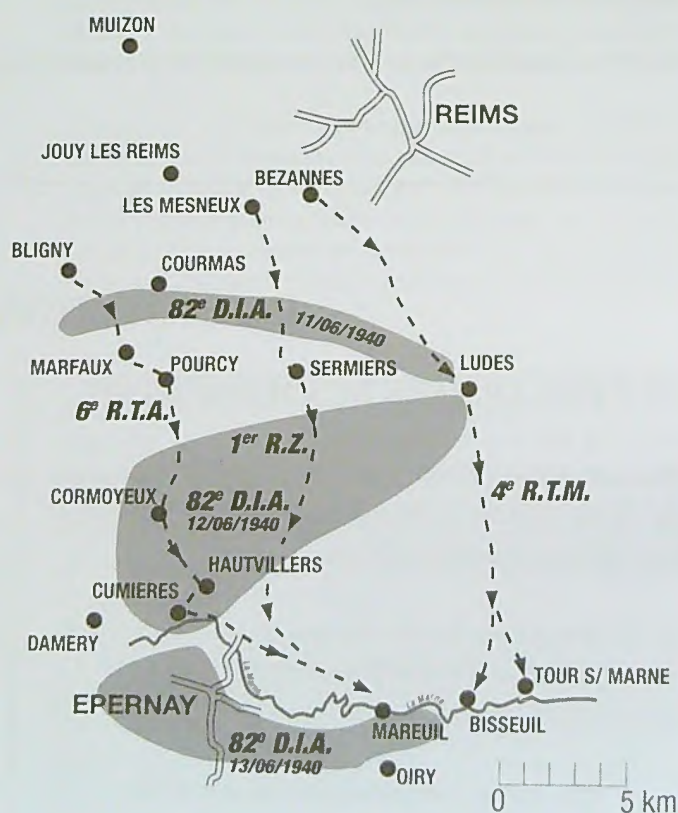
Dès midi la reconnaissance trouve Muizon occupé par l'ennemi et ne rencontre personne vers Bligny ; les Zouaves ne peuvent dépasser Sermiers ; quant aux Marocains, ils sont à Reims et ses abords. Le lendemain dès 7 heures du matin, le 6^e R.T.A. est arrêté à Marfaux et Courmas. Au centre, le 1^{er} Zouaves qui tient Jouy lès Reims et Les Mesneux, subit comme les Marocains de nombreux assauts. Grâce à leurs qualités combattives, ils se maintiennent sur leurs positions jusqu'à la nuit, pour se reporter ensuite sur la lisière de la forêt de la Montagne de Reims.

Toute la matinée, les Algériens attaqués de front, le sont progressivement par l'ouest et le sud-ouest; leurs arrières sont menacés par les colonnes allemandes qui glissent vers Damery ; malgré l'intervention du Groupe de Reconnaissance qui perd la majeure partie de ses véhicules et moyens de combat, les tirailleurs sont obligés d'abandonner Marfaux puis Pourcy pour entreprendre une pénible retraite par les bois de Cormoyeux.

Le 12 au matin, les Zouaves et les Marocains achèvent de se réorganiser sur la ligne Sermiers-Ludes après les contre-attaques qui leur ont permis de décrocher la veille au soir. Toute la journée, ils doivent faire face aux infiltrations et se reportent sur la Marne à l'est d'Épernay, en raison de la percée allemande sur l'axe Reims-Châlons.

En revanche, complètement isolé, le 6^e Algériens tente avec ses unités disloquées de reconstituer un dispositif. Repoussé de Cormoyeux et Pourcy, il s'accroche à Hautvillers où il s'organise face au nord, à l'ouest et au sud et qu'il tient toute la journée, n'ayant pas été touché par l'ordre de repli. Dans ces combats appuyés par le 266^e d'Artillerie, la 13^e batterie combat jusqu'à l'épuisement de ses munitions au milieu des Tirailleurs. Pendant que le village d'Hautvillers se défend énergiquement, la 7^e Compagnie du régiment reprend le contrôle du pont de Cumières " par une invraisemblable charge à la baïonnette, devant laquelle les occupants, glacés d'effroi, reculent " (Gal Réquin, Histoire de la IV^e Armée 1939-1940).

Ce n'est que dans la nuit que ces villages sont abandonnés par les débris du 6^eR.T.A. qui franchissent la



Marne seulement le 13 et rejoignent la Division. Les pertes en infanterie dans les combats acharnés de la Montagne de Reims, s'ajoutant à celles que la Division a subies un mois auparavant en Lorraine, atteignent 50%. Le 1^{er} Zouaves n'a plus qu'une compagnie par bataillon, le 4^e R.T.M. a perdu presque tous ses cadres européens, et le 6^e R.T.A est tout autant éprouvé. L'artillerie est réduite à deux groupes au lieu de cinq.

En raison de l'avance profonde des Allemands vers Montmirail, la Division qui devait tenir la Marne de part et d'autre d'Épernay reçoit la mission de couvrir le flanc gauche de l'Armée au sud des Marais de Saint-Gond. Elle effectue sa cinquième étape de nuit en cinq jours de combat et, élément par élément, réussit à franchir les marais dans la matinée du 14, malgré l'encombrement indescriptible des routes où se mélangent et se croisent colonnes de civils et convois militaires.

Complètement découverte sur sa gauche, la 82^e Division d'Afrique qui a mission de défendre cette zone sans esprit de recul pour permettre au convois de l'Armée de se diriger vers l'Aube, prolonge sa mission de couverture jusqu'au sacrifice. Le Groupe de Reconnaissance et le 4^e R.T.M. luttent toute la journée, face à l'Ouest entre Oyes et Mondement.

Résistant à des attaques très violentes, ils interdisent toute progression ennemie en direction de Fère-Champenoise et ne quittent leurs positions que dans la nuit du 14 au 15, réduits à de très faibles effectifs, et gagnent l'Aube d'Arcis.

Le 1^{er} Zouaves, de son côté, tient face au nord en liaison avec le III/6^e R.T.A. entre Broussy le Grand et Broussy le Petit et, comme les Marocains à Reuves, repousse l'attaque des blindés ennemis dans la matinée. En fin d'après-midi, ce qui reste des unités entreprend le repli en direction de l'Aube de Boulages qui se poursuit jusqu'à la Seine pour les plus chanceuses. De fait la 82^e DIA disparaît en tant qu'unité combattante le 14 Juin au soir.

Un bel hommage est rendu à cette grande unité par le chef d'état-major de la 42^e D.I., sa voisine de droite, lorsqu'il écrit à propos de la journée du 14 juin 1940 : *" encore bien en main, les débris du 6^e Algériens ont réussi à passer la Marne à la nage le 13 sous le feu des Allemands dans la région d'Épernay, après avoir été coupés du gros de la Division. Certains d'entre eux se sont rhabillés en civil et leur accoutrement et leur linge en turban autour de la tête leur donnent l'air de fakirs de foire; mais ils collent aux rangs et, en riant du bon tour joué aux boches, montrent un moral magnifique. Un bataillon du 1^{er} Zouaves, le bataillon Béa, dans une forme superbe, mérite une mention spéciale. A partie égale, que n'eussent pas fait deux divisions telles que la 42^e et la 82^e."*



Insigne 6e RTA



Le Général Requin inspectant le 4^{ème} RTM
(printemps 1940)

Le Général Réquin, commandant la IV^o Armée, relate le combat mené par quelques artilleurs du 66^o R.A. en soutien d'une compagnie du 4^o R.T.M. pour conserver le passage de la Seine à Saint-Parres-aux-Tertres, près de Troyes.

" Le Sous-Lieutenant Taittinger a résisté toute la nuit du 14 au 15 juin, tirant tous ses obus dont le dernier fera sauter sa pièce. Les artilleurs firent alors le coup de feu, enflammés par l'exemple du jeune chef qui, blessé à la tempe, ne cesse de combattre.

En vain l'ennemi, saisi d'admiration devant son courage, le somme de se rendre avec les honneurs de la guerre ! Taittinger refuse, prend le commandement d'une vingtaine de tirailleurs marocains qui viennent d'arriver et poursuit la lutte, magnifique, jusqu'à ce qu'une rafale de mitrailleuse atteigne en plein corps ce héros de 20 ans.

L'adversaire rendra les honneurs à sa dépouille mortelle.

Le Sous-Lieutenant Taittinger, la 2^{ème} pièce du 66^o d'Artillerie et une section du 4^o Marocains se sont sacrifiés totalement "



Insigne du 4^o RTM



Insigne du 66^o RAA

Il faut aussi mentionner la 3^o Division d'Infanterie Nord Africaine (12^o Zouaves, 14^o et 15^o R.T.A. , 20^o et 22^o Régiment d'Artillerie Nord Africaine) qui combat à l'est de Vitry le François à partir du 13 Juin dans le cadre de la II^o Armée.

Toutes ces belles unités, aussi valeureuses que celles de la première guerre, ont sauvé l'honneur et prouvé une fois de plus leurs qualités, reconnues par l'inscription " MONTAGNE DE REIMS 1940 " sur le drapeau du 1^o Régiment de Zouaves.

L'APPARITION D'ARMES NOUVELLES

Comme tout conflit, la guerre de 14-18 entraîna des progrès techniques extrêmement rapides. Dès le début des hostilités, la puissance de feu consacra la supériorité de la défense sur l'attaque. Les deux adversaires firent en particulier appel aux ingénieurs pour surmonter l'obstacle des organisations défensives.

Parmi ces développements, certains eurent pour conséquence l'apparition de nouveaux corps de spécialistes, formés pour servir ces matériels dans de nouvelles missions. En se limitant à la guerre terrestre (ou aéroterrestre comme on dira plus tard), on pense à l'avion, encore rare et aux missions très limitées en 1914, et au char, inconnu à cette date. Quatre ans plus tard, l'Aviation et " l'Artillerie d'Assaut " regroupaient des dizaines de milliers de combattants, servant des milliers d'avions et de chars : ils contribuèrent de façon déterminante à la victoire - avant de devenir le binôme décisif de la seconde Guerre Mondiale. C'est l'histoire de cette naissance que nous retraçons dans ce bulletin, avant de chercher, dans le suivant, à faire ressortir leurs actions sur le terrain, en Champagne.



L'AVIATION

L'aéroplane commence à se dégager de son caractère sportif vers 1910 et à intéresser les militaires, dont le Lieutenant-Colonel Estienne, nommé chef du service de l'aviation militaire à la fin 1909. Jusqu'à l'entrée en guerre, le rôle de l'avion ne se conçoit que pour l'observation, le renseignement et le réglage des tirs d'artillerie. Sur proposition du général Joffre, une " commission d'études de l'attaque et de l'armement des aéronefs " est créée le 3 mai 1913. Dans ce cadre ou ailleurs sont expérimentés divers engins destinés à l'attaque d'objectifs terrestres ou aériens ainsi qu'à la destruction de bâtiments, ponts, viaducs, hangars à dirigeables. L'idée que l'aviation naissante

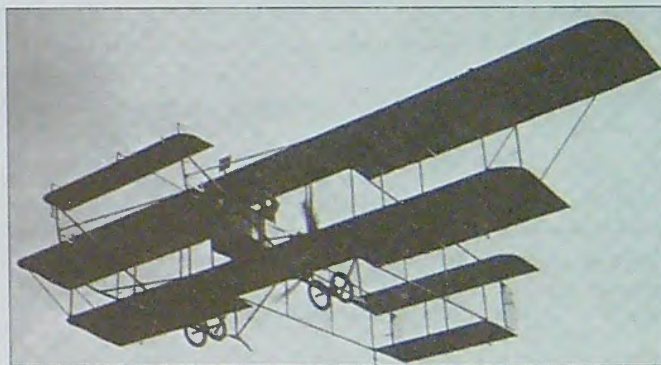
puisse jouer un rôle dans un conflit est admise dans les milieux politique, militaire et aéronautique. Tout au long du conflit, l'évolution va se faire à grande vitesse, et de moins de 200 appareils en septembre 1914 l'Armée française va passer, en novembre 1918, à 4 400 en service sur les différents fronts, sans compter ceux en réserve, dans les écoles ou dans l'aéronavale. Apte à remplir de nouvelles missions et profitant de l'évolution des techniques, l'aviation militaire française va supplanter l'aérostation, et, à son titre de doyenne des aviations militaires, ajouter celui de la plus puissante du monde.

PREMIERS ENGAGEMENTS : PREMIERS ENSEIGNEMENTS

Dès le début des hostilités, l'aviation remplit le rôle qu'on lui a dévolu : l'observation et la reconnaissance, mais sans plan d'ensemble, chaque pilote au gré de son inspiration va voir où est l'ennemi. C'est une reconnaissance aérienne qui détecte le changement de direction des troupes de von Kluck et qui, confirmée par d'autres, tant françaises qu'anglaises, et par la cavalerie, permet au général Galliéni de lancer ses troupes dans le flanc de l'adversaire le 6 septembre 1914.

Dans le cadre de la bataille de la Marne, le colonel Estienne commandant le 22^e R.A. qui avait obtenu d'incorporer sa section d'avions à son régiment reçoit, via le général Pétain, commandant la division, le croquis du pilote indiquant la position de 6 ou 7 batteries allemandes sur lesquelles il peut faire ouvrir le feu, avec une efficacité redoutable. Même cause, mêmes effets, le 8 septembre, quand les renseignements, repérages, puis réglages par avion permettent à notre artillerie de détruire la moitié de celle du VI^eme Corps allemand. Pourtant cette liaison avion-artillerie n'est pas la règle et rencontre bien des réticences chez les artilleurs ; il faut que le général Joffre la préconise les 3 et 27 septembre 1914.

D'emblée l'aviation ne va pas se cantonner à l'observation et au réglage des tirs d'artillerie. Des observateurs se munissent d'armes individuelles pour en user contre les équipages adverses, et d'obus, voire de briques, contre les troupes au



Farman 7 de reconnaissance (1914) - photo X

sol. Cet armement dérisoire et artisanal sera le point de départ d'une diversification des missions puisqu'il préfigure chasse et bombardement. Il semble que le premier combat aérien ait été livré le 10 août 1914 à coups de revolvers, mais c'est le 5 octobre que la première victoire aérienne a été remportée près de Jonchery-sur-Vesle par un " Voisin " armé d'une mitrailleuse.

En ce qui concerne le bombardement, déjà préconisé par Clément Ader, ce sont les Allemands qui prennent l'initiative en lançant le 2 août 1914 trois bombes sur Lunéville (la guerre ne sera déclarée que le 4 août). La réponse française intervient dix jours plus tard avec deux bombes sur le hangar

à dirigeables de Metz. Pendant la bataille de la Marne, les armées allemandes seront arrosées d'obus et de fléchettes lancées par dessus bord.

Ces opérations isolées et courageuses menées sur des appareils rudimentaires, avec une portée plus symbolique que réelle, ont eu un effet démoralisant sur des esprits qui n'étaient pas habitués à cette forme de combat.

MONTEE EN PUISSANCE ET DIVERSIFICATION

Depuis la fin de l'année 1914, les combattants des deux camps sont enterrés dans des lignes de tranchées courant de la mer du Nord aux Vosges. Ils s'épuisent dans des combats sanglants pour quelques dizaines de mètres de terrain. L'artillerie prend un rôle prépondérant et il s'avère que l'avion est avec l'aérostat le seul capable de déceler les batteries adverses et de régler des tirs. Par ailleurs, les combats individuels et les bombardements se multiplient et on assiste à un début de spécialisation.

La réalisation du programme du Commandant Barrès donne à l'aviation, en mars 1915, 51 escadrilles d'active et 9 de réserve, 500 pilotes, 240 observateurs et plus de 4 000 hommes.

Si le matériel est encore peu satisfaisant, les recherches et les études se développent et, dans cette optique, le parlement décide la création d'un "Sous-secrétariat d'état à l'aéronautique" en septembre 1915. Cette année voit le montage d'un émetteur de TSF sur les avions, l'amélioration de l'armement et l'augmentation considérable de la photo aérienne.

Tirant les enseignements des premiers mois de guerre, le Commandant Barrès, Chef de l'Aéronautique aux Armées, élabore un plan pour passer de 27 escadrilles à 65 en ne conservant que les meilleurs appareils pour leurs qualités spécifiques. Les expériences individuelles et bien des tâtonnements vont permettre de multiples progrès et la modification des comportements. Quant au combat aérien, il procède du tournoi et conservera tout au long de la guerre un caractère chevaleresque.

L'offensive du 25 septembre en Champagne consacre le rôle important de l'avion dans le conflit. Le bombardement stratégique fait son apparition avec l'attaque du potentiel industriel ennemi, tel que les usines de la Badische Anilin à Ludwigshaffen, qui jouent un rôle primordial dans l'approvisionnement de l'ennemi en explosifs et en gaz asphyxiants. La nécessité d'empêcher les incursions des avions ennemis au-dessus de nos lignes tout comme la protection des avions d'observation ou de bombardement amorce la constitution d'une aviation de chasse. Cependant, nos avions doivent faire face à l'efficacité de la DCA allemande et, surtout, sont surclassés par les performances des appareils adverses.

Cet état de fait montre les insuffisances de l'aviation française, qui, en dépit de ses progrès, est confrontée à une situation qui s'est dégradée à tel point que les politiques s'en mêlent et que le "Sous-secrétariat d'Etat à l'Aéronautique" est supprimé après la démission de son titulaire. L'Aviation redevient la 12^{ème} Direction du Ministère de la Guerre. C'est donc sous de mauvais auspices que s'ouvrent l'année 1916 et la bataille de Verdun.



"Bébé" Nieuport (photo X)

L'ESSOR DE LA CHASSE

L'attaque allemande sur Verdun débute avec une concentration d'environ 270 avions face à une soixantaine d'appareils français périmés et dont les pilotes, dans ce secteur jusque là calme, manquent d'expérience. Le courage et l'abnégation qui les animent ne peuvent rien contre les "Fokker E III" qui donnent aux Allemands la maîtrise du ciel en février-mars. Le Commandement français est aveugle, l'artillerie ne peut plus régler ses tirs de manière efficace. Le succès terrestre allemand est lié à sa supériorité aérienne.

Devant une situation aussi grave le Commandement français réorganise l'aviation sur le front. Un secteur aéronautique est adapté à chaque corps d'armée et reste en place lors des relèves tout comme les observateurs qui connaissent le terrain. Toutes les escadrilles non indispensables sur les autres parties du front sont rameutées à Verdun, de sorte que plus de 200 avions français sont dans la zone. Les chasseurs ont pour mission de rendre le ciel plus sûr, afin que les avions d'observation puissent travailler au profit des troupes au sol.

Mais l'élite des pilotes ne peut compenser l'infériorité des appareils. Le " bébé " Nieuport avec sa mitrailleuse Lewis reste encore inférieur en armement au Fokker E III. Palliant l'insuffisance du matériel par l'exceptionnelle qualité de ses hommes, la chasse redresse la situation et obtient sa consécration à Verdun comme sur la Somme.

Le Commandant de Rose, un des fondateurs de la doctrine de la chasse, préconise non seulement l'attaque à outrance pour empêcher toute incursion allemande au-dessus de nos lignes, mais aussi la recherche de l'ennemi dans ses propres lignes, l'empêchant ainsi de gêner l'observation par avions et ballons.

Par l'occupation du ciel en permanence, assorti d'une discipline de vol jusqu'alors inconnue, le résultat était acquis dès le mois d'avril. En mai apparaissent les premières mitrailleuses synchronisées et les fusées Le Prieur (ancêtres des roquettes), pour détruire les ballons d'observation.

D'une situation désespérée ces nouvelles mesures, amélioration du matériel et incontestable qualité des équipages, finissent par donner la maîtrise du ciel à l'Armée française dès la bataille de la Somme. Supériorité qui hélas ne dure pas face aux nouveaux appareils allemands.



Spad 7 (Photo Fildier)

1917 : LE TOURNANT

Pour retrouver la supériorité il va falloir consacrer une part importante de l'effort de guerre du pays à l'aviation. Tout au long de l'année 1917 des raisons politiques et un manque de coordination entre la production et les besoins entravent la bonne marche de l'aéronautique française alors qu'il n'en est pas de même chez l'adversaire.

Après les exploits de 1916, il apparaît que beaucoup d'appareils tant dans la chasse que dans l'observation et le bombardement sont périmés. Les performances de leurs homologues allemands sont incontestablement supérieures, la valeur des équipages ne peut suffire. Certes des avions de qualité existent, mais ils sont en trop petit nombre pour reprendre l'avantage perdu à l'automne 1916. Dans ces conditions le premier semestre 1917 est critique, l'aviation ne peut pas jouer le rôle que les combattants, maintenant tous convaincus, attendaient. En effet le général Pétain écrit en mai 1917 au Ministre de la guerre *"L'aviation a pris une place capitale, elle est devenue un des facteurs indispensable du succès : il faut être maître de l'air"* ; et il envisage la création d'une réserve aérienne.

Au Chemin des Dames l'utilisation, par l'ennemi, de très bons appareils, sa tactique de faire le vide devant la chasse française, de n'accepter le combat qu'au dessus de ses propres lignes et de harceler les avions d'observation, se révèle payante, à nos dépens, sur ce front d'attaque très étendu.

L'effort entrepris pour doter les escadrilles de matériels de qualité porte ses fruits au deuxième semestre 1917. De nouveaux avions de chasse, d'observation et de bombardement aux capacités remarquables (le plafond de 7000 m est atteint, tout comme l'emport de près de 1000 kg de bombes) conduisent à de nouvelles conditions d'emploi, les patrouilles de chasse s'étagent en altitude et permettent de protéger les avions qui accompagnent la progression des troupes au sol.

Grâce à l'effort de renouvellement du matériel, l'accroissement de sa production et l'évolution de l'emploi tactique, la situation se renverse au profit de la France et de ses Alliés.

VERS LE SOMMET

Grâce aux progrès de la technologie et de la productivité, mais aussi dans son emploi, l'aviation française gagne en efficacité et devient une composante importante de la bataille. Les hauts responsables ont repensé le rôle dévolu à la chasse et au bombardement : concentration des moyens pour aboutir à une action de masse. Elle peut se concrétiser au printemps 1918 avec la sortie massive des nouveaux appareils et la constitution d'une flotte de réserve de 600 avions.

Un autre concept, déjà entrevu en 1914 avec les moyens de l'époque, consiste à utiliser l'avion dans l'accompagnement des attaques en intervenant sur les objectifs à la bombe ou à la mitrailleuse. Enfin s'ajoute le souci d'assurer une protection aux bombardiers dans leurs raids ainsi qu'aux avions d'observation dont les missions sont essentielles. L'aviation réorganisée sur ces données va obtenir des résultats, face à un adversaire qui conserve son mordant surtout lors des offensives du printemps 1918. La constitution de la Division Aérienne permet de coordonner de façon efficace l'action de toute l'aviation de combat ; elle intervient massivement au cours des batailles de juin. Lors de l'offensive allemande du 15 juillet, l'escadre 12 du commandant Vuillemin (futur patron de l'armée de l'air), déverse 147 tonnes de bombes et abat 43 avions ennemis en trois jours, participant activement à l'arrêt et à la destruction de l'adversaire; avant de montrer toute son efficacité les mois suivants.

Pour aider la trentaine d'escadrilles américaines, les Alliés engagent à leurs côtés les 600 avions de la 1^o Division Aérienne, une centaine de bombardiers anglais et, symboliquement, une escadrille belge, une portugaise et une italienne pour réduire "la hernie de Saint Mihiel". C'est la plus grande concentration aérienne de la guerre, elle est conduite par le colonel Mitchell (futur " prophète " de l'U.S. Air Force). Sans atteindre une telle concentration, l'aviation participe très activement aux offensives d'Argonne et de

Champagne ; la IV^o Armée dispose de 27 escadrilles pour son offensive du 26 septembre.

Mais la reprise de la guerre de mouvement fait apparaître des difficultés considérables. Les terrains dans des zones dévastées ne sont pas faciles à trouver, il est difficile de déplacer les stocks d'essence, de pièces de rechange, de bombes etc. faute de disposer de matériel roulant en quantité suffisante, ce qui entraîne parfois des périodes d'inaction. Quoi qu'il en soit les combats resteront acharnés jusqu'à l'armistice : l'aviation allemande a été durement éprouvée mais non anéantie.

De 541 avions fabriqués en 1914, la production passe à 24 652 en 1918. Au total l'industrie livre pendant le conflit 52 000 appareils, dont environ 18% sont cédés aux Alliés américain, anglais, russe, italien, belge et roumain. Ces résultats qui étonnent encore prouvent à quel point la France s'est dotée d'une industrie aéronautique de premier plan qui en ce domaine, lui procure une puissance incontestée. D'avions évoluant à un peu plus de 100km/h et à un plafond de 2000m, on est passé à plus de 200km/h et 7500 m d'altitude, l'armement doublant en puissance, et la radiotélégraphie apparaissant sur les avions d'observation. Ces avancées fantastiques ouvrent la voie aux applications civiles et militaires qui en moins d'un siècle n'ont cessé de révolutionner le ciel.

L'aviateur conserve la tenue de son arme d'origine, agrémentée de l'insigne de l'aéronautique sur la manche gauche et de celui de sa spécialité sur la poitrine. Pour les hommes de troupe les galons de laine sont de couleur orange.

Il connaît des conditions de vie sans commune mesure avec celles du fantassin. Il jouit d'un incontestable prestige. Les as sont connus des civils comme des militaires, alors que les "terriens" aux exploits tout aussi valeureux restent dans l'anonymat. Pourtant pour tous la mort est toujours présente, avec cette différence que le combat aérien garde le plus souvent un caractère chevaleresque.



Spad 13 - escadrille américaine (photo ECPA)

L'AEROSTATION : UNE RENAISSANCE

Bien que n'étant pas une arme nouvelle en 1914, il convient de rappeler que l'utilisation des ballons captifs n'avait pas été envisagée dans une guerre qui devait être courte. Le haut commandement qui a supprimé les compagnies d'aérostats des armées de campagne en 1911, découvre dès le début des hostilités que les ballons allemands rendent d'inappréciables services à leur artillerie. Il faut donc recréer ce qui avait été abandonné et parer au plus pressé. En janvier 1915 sortent les premières " saucisses ", équivalent des " Drachen " ennemis ; simultanément les treuils sont améliorés et les trains de combat modernisés et adaptés.

Les ballons "saucisses" évoluent à une altitude de 800 à 1000m et se tiennent à environ 5 km des lignes ennemies. L'observateur, souvent seul dans sa nacelle, règle les tirs d'artillerie et surveille un vaste panorama dans lequel il doit détecter toutes les activités et renseigner au plus vite grâce au téléphone qui le relie à la terre. Du lever au coucher du jour, dans le froid ou la chaleur, la mission est épuisante, ankylose, fatigue qui brouille la vue, angoisse d'être

descendu par un adversaire que l'équipe au sol ou l'aéristier n'aura vu venir, et ce au moins jusqu'à la mise en service du parachute en 1916.

Les ballons sont affectés à raison de deux par CA pour l'artillerie lourde, et d'un par division. Après trois ans de guerre les compagnies d'aérostats ont acquis une remarquable cohésion dans la manoeuvre. Le matériel s'améliore, ballons à deux nacelles, capables de résister à des vents de 25m/s, centraux téléphoniques à plusieurs dizaines de directions et même postes récepteurs de TSF.

Protégé désormais par des pièces de 75mm contre avions qui donnent plus de quiétude à l'observateur, l'aérostation qui a su s'adapter recueille et transmet des renseignements en un temps record.

Si le ballon captif a fait preuve, contre toute attente, de son utilité, il n'en va pas de même avec le dirigeable. Leurs performances limitées, des méprises et des avaries mettent un point final à son utilisation sur le front terrestre dès 1916. En revanche, ils s'avèreront utiles à la marine pour la surveillance des côtes et la chasse aux sous-marins.



LES CHARS D'ASSAUT

"La victoire appartiendra à celui qui le premier aura réalisé un engin cuirassé capable de progresser en tous terrains et armé d'un canon."

Colonel ESTIENNE

Commandant l'artillerie de la 6^e DI 25 Août 1914

"Il n'y a plus aucune possibilité de vaincre et le premier facteur ayant déterminé ce résultat d'une façon décisive, c'est le char d'assaut"

Déclaration du représentant du Commandement suprême des Armées allemandes au Reichstag.

2 Octobre 1918

(Inscription sur le Mémorial des Chars d'Assaut de Berry-au-Bac)

La stabilisation du front à l'automne 1914 et son renforcement continu par des fortifications de campagne précédées de réseaux de fils barbelés rendent sa rupture de plus en plus difficile. Pour y parvenir la solution paraît résider dans l'emploi massif d'une artillerie de gros calibre. Pourtant celle-ci est impuissante à faire disparaître tous les obstacles qui s'opposent à la progression du fantassin dans un terrain bouleversé.

A LA RECHERCHE D'UNE SOLUTION

L'objectif de franchir les réseaux de barbelés excite l'imagination de plusieurs inventeurs dès la fin de l'année 1914. Il en résulte des engins énormes qui s'avèrent difficiles à manoeuvrer et surtout à peu près incapables de se déplacer en terrain accidenté. Rouleau compresseur blindé équipé de mitrailleuses, scie circulaire, appareil de coupe utilisant le principe des moissonneuses, torpille électrique sur chenilles...

aucun de ces projets n'aboutit. Dans le même temps, mais sans concertation, les Anglais cherchent une solution. Elle paraît résider dans une voiture chenillée écrasant les réseaux de barbelés, proposée par le colonel Swinton. L'idée appuyée par Churchill est présentée au Général French commandant le corps expéditionnaire en juin 1915, qui institue une coordination des recherches. En février 1916, le prototype Mark I particulièrement probant est aussitôt commandé à 100 exemplaires.

De leur côté les Français ne sont pas restés inactifs. En particulier le colonel Estienne, le pionnier de l'aéronautique militaire, artilleur de grande qualité, à l'imagination toujours en éveil et très ouvert aux techniques nouvelles, propose au général Joffre, le 1^{er} décembre 1915, l'étude d'un "cuirassé terrestre blindé à traction mécanique pour transporter à travers les obstacles et le feu, à une vitesse de 6 kilomètres à l'heure, des fantassins et un canon". Le projet est accepté le 12 et le 22 un accord avec la société Schneider permet de lancer les travaux. Les essais sur la base d'un tracteur "Holt" allongé débutent le 17 février 1916 et 400 "tracteurs d'artillerie" ainsi nommés pour des raisons de secret sont commandés le 25 février.

Il aura suffi de trois mois au commandement, aux ministres, aux ingénieurs et aux industriels, pour mettre au point un engin de guerre qui sortait du néant.

Pendant que la Société d'Outillage Mécanique et d'Usinage d'Artillerie (SOMUA) lance pour le compte de Schneider la fabrication des nouveaux engins, le Service Technique Automobile, qui n'avait pas été consulté, passe commande de 400 chars du prototype étudié par le colonel Rimailho, à la compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt (F.A.M.H.) à Saint Chamond.

Malgré les efforts, les deux constructeurs ne peuvent respecter les délais en raison des difficultés d'approvisionnement et d'usinage et ce n'est qu'au printemps 1917 que les chars entrent en action.



Le Commandant Bossut (à gauche) devant son Char Schneider

En juillet 1916, le général Estienne, nouvellement promu, prévoit d'adjoindre un char léger, capable d'exploiter, en liaison avec l'infanterie, les percées effectuées dans le dispositif ennemi. A cet effet il rencontre Louis Renault qui n'ayant pu, faute de temps, se consacrer à l'étude du char moyen, a eu lui aussi l'idée d'un char léger. Le 27 novembre 1916, le général Estienne adresse au G.Q.G. le projet du char armé d'une seule mitrailleuse. Malgré les critiques 150 exemplaires sont commandés le 22 février 1917. Les essais officiels en avril donnent satisfaction et en mai la commande porte sur 1000 engins qui prennent la désignation de son constructeur "Renault FT 17".



Char Saint-Chamond du Lieutenant Hitier (A.S. 31) à Condé-sur-Aisne (mai 1917) - photo collection particulière

LES MATERIELS

Le char SCHNEIDER imaginé par le général Estienne, est conçu par M. Eugène Brillé, ingénieur chez Schneider. L'engin ressemble à une grande caisse allongée, dont l'avant se termine en pointe, reposant sur un châssis chenillé. Il est armé, sur le côté gauche, d'un canon de 75mm raccourci et, de chaque côté, d'une mitrailleuse. Son avant se caractérise par un éperon destiné à couper les fils de fer barbelés. D'un poids de 13,5 tonnes, il est mu par un moteur de 60 C.V. qui lui assure une vitesse maximum de 8 km/h, et une autonomie de 80 km. Protégé par un blindage variant entre 8 et 11mm, il franchit une tranchée à bords francs de 1,70 mètre et gravit une pente de 50%. Son équipage est de 6 hommes.

Le char SAINT CHAMOND, fruit de l'imagination du colonel Rimailho, père d'un canon de 155mm, est un appareil plus volumineux et plus armé. Il porte à l'avant un canon de 75mm modèle 1897 (celui qui équipe les artilleries divisionnaires) et 4 mitrailleuses. Il pèse 22 tonnes et son moteur de 90 CV lui autorise une vitesse maximum de 12 km/h, mais son autonomie n'est que de 60 km. Blindé sur les côtés à 17 mm, il peut franchir une tranchée à bords francs de 1,60 mètre et gravir une pente de 50%. Son équipage est de 8 hommes.

Le char RENAULT FT 17, conçu et réalisé par le constructeur d'automobiles, se caractérise par ses dimensions réduites et, concept nouveau et plein d'avenir, un armement léger placé sous tourelle, donc capable de tirer dans toutes les directions. D'un poids de 7 tonnes, blindé jusqu'à 22mm, il est mu

par un moteur de 35 C.V.⁽¹⁾ lui autorisant une vitesse de 7,5 km/h suffisante pour accompagner les fantassins. Il peut franchir une tranchée de 1,30 mètre et gravir une pente de 100%. Armé soit d'une mitrailleuse Hotchkiss, soit d'un canon de 37mm semi-automatique modèle 1916, il est servi par 2 hommes. Malgré quelques défauts dus à une sortie d'usine rapide sans beaucoup de mise au point, il est un bel engin qui peut être décliné en plusieurs versions qui n'aboutissent pas toutes, mais dont le char TSF construit à 200 exemplaires et le char à canon de 75 mm court sont les plus représentatifs. Sur un total de 7 800 commandés, 3 177 avaient été livrés le 11 novembre 1918.

Finalement, le Schneider s'avéra meilleur que le Saint-Chamond, mais aucun ne survécut à la guerre alors que le FT 17 resta en service jusqu'en 1940.

De leur côté, les Britanniques, suivant la même démarche, avaient réalisé un "tank" Mark 1 qu'ils engagèrent dès septembre 1916, en trop petit nombre et avec trop d'insuffisances techniques pour obtenir un succès, même local.

En revanche, les Allemands ne retinrent pas l'idée du char. Malgré le fort impact psychologique que les premières apparitions de chars britanniques ou français eurent sur leur infanterie, ils ne firent que très peu d'efforts pour concevoir et construire leur propre modèle. Mais ils développèrent rapidement des parades : munitions perforantes de petit calibre (13mm), emploi de l'artillerie en tir direct (les canons de 77 mm eurent une efficacité redoutable), organisation du terrain et obstacles anti-char ...

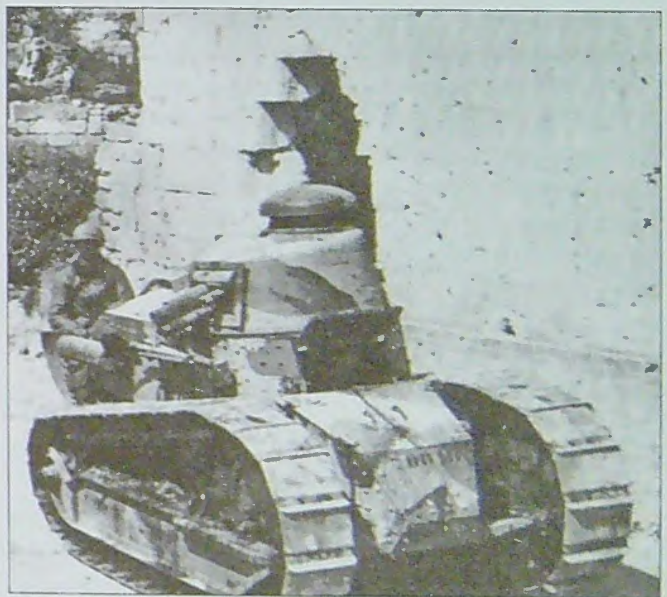
ORGANISATION DES UNITES DE CHARS

Dès l'idée lancée, le colonel Estienne fait parvenir au G.Q.G. un projet d'organisation des nouvelles unités.

Le 14 juillet 1916 il est désigné pour suivre " la mise au point des matériels et la formation des personnels " et le 30 septembre, il reçoit le commandement de l' A. S. (Artillerie Spéciale ou Artillerie d'Assaut), vocable désignant la nouvelle arme que constituent les " Cuirassés Terrestres ".

Dès le 15 août, le " Centre d'Instruction et d'Organisation des Chars " est créé au Trou d'Enfer en forêt de Marly ; il fonctionne comme dépôt du personnel dont il assure l'instruction individuelle. Dans la quinzaine qui suit, s'ouvre le camp de Cercottes en forêt d'Orléans où arrive le matériel et se fait l'instruction d'ensemble. Enfin le 30 septembre, le camp de rassemblement des unités d'A.S. aux armées est ouvert à Champlieu en forêt de Compiègne⁽²⁾.

La structure est en place au moment où les premiers chars Schneider et Saint-Chamond effectuent leurs essais. Il aura fallu moins de 10 mois pour concrétiser l'idée de la nouvelle arme, de son emploi et de la formation de ses servants et prendre en compte les enseignements de l'engagement inopiné des "Tanks" anglais le 15 septembre dans la Somme. Cet événement fait apparaître la nécessité de renforcer les blindages et augmente les délais de fabrication. Néanmoins le 1^{er} groupe d'A.S débarque à Champlieu le 1^{er} décembre 1916. Au titre du 81^e Régiment d'Artillerie, régiment-dépôt, sont formées des batteries de 4 chars. Comme dans l'artillerie, 3



Char Renault FT17 - doc. archives phot.

batteries forment un groupe⁽³⁾ et ceux-ci sont finalement organisés en groupements. Quatre sont équipés de matériel Schneider et trois de Saint-Chamond.

Les unités de chars légers Renault, eux, prennent les appellations de l'infanterie : sections, compagnies de 25 engins, bataillons de trois compagnies⁽⁴⁾.

En mai 1918 apparaît des régiments composés de 3 bataillons de chars légers et d'un groupe lourd ; ils sont numérotés dans la série 500.

L'ÉPREUVE DU FEU

Le premier engagement des chars d'assaut a lieu le 16 avril 1917 au nord de Berry-au-Bac. Malgré des pertes humaines et matérielles conséquentes qui n'en font qu'un succès partiel, il est démontré que, comme le dit la première citation des chars, "sur tout le front de combat, la deuxième position ennemie n'a été conquise et dépassée qu'en un seul point, celui où les chars ont donné". Il s'avère que les deux tiers des chars mis hors de combat ont pris feu (on avait fixé deux bidons de secours de 50 litres à l'arrière des chars !) et que la coordination a été imparfaite avec l'infanterie et l'artillerie. Malgré cela, les chars affichaient 25% de pertes humaines alors que l'infanterie en était à 40%. Fort de ces enseignements, les opérations suivantes sont couronnées de succès.

Toutefois à la fin de l'automne 1917, la vulnérabilité du char lourd dans un terrain semé d'obstacles se confirme. Les chars légers alors en construction allaient pouvoir ouvrir des perspectives nouvelles. Ils sont engagés fin mai 1918 et très vite font la preuve de la justesse de leur conception. Jusqu'à l'armistice, seuls ou avec les chars lourds, ils vont contribuer largement à endiguer les actions allemandes et à assurer le succès des offensives françaises et américaines. A ce sujet, il faut préciser que la jeune armée américaine était équipée de 2 bataillons de Renault aux ordres du lieutenant-colonel



Septembre 1918 - Char Renault TSF sur une route de Champagne
(photo M.A.B.)

Patton. En attendant de recevoir les chars Renault en construction aux Etats-Unis, elle est renforcée par des unités de chars français. Le 26 septembre 1918, en Champagne, la IV^e Armée engage 356 chars, en majorité légers.

Au cours de la courte campagne des unités de chars, 30 fourragères obtenues en quelques mois attestent de la valeur des unités de l'Artillerie Spéciale au prix de 900 tués et de la perte de 750 appareils.

UNE ARME JEUNE A LA RECHERCHE DE TRADITIONS

Bien qu'appartenant à l'artillerie, le personnel de l'A.S. est à base de volontaires provenant de toutes les armes, beaucoup de "tankistes" sont issus de la cavalerie, mais on y trouve aussi quelques marins. Toutes les classes sociales sont représentées et participent à la création d'un esprit de corps.

Arme nouvelle, l'A.S. se caractérise dans sa tenue par la veste de cuir noir des formations automobiles, et un casque dont la visière été coupée et remplacée par un bourrelet de drap ou de cuir afin de pouvoir plus facilement s'approcher des fentes de visée. Au repos c'est un petit béret qui a la faveur des équipages. Tout cela n'a rien de réglementaire,

pas plus que la salamandre souvent portée comme breloque. Désireux de doter la nouvelle arme d'un insigne, le général Estienne fait adopter les canons croisés de l'artillerie brochant sur le heaume des chevaliers. Si chacun conserve la tenue de son arme d'origine ce n'est qu'avec la numérotation des régiments et les écussons écarlates avec soutaches et numéros gris cendré qu'apparaît un début d'uniforme des chars qui ne sera codifié qu'après la guerre.

Une tradition s'est établie de peindre sur les chars des selon les couleurs utilisées au jeu de bridge ; peut être est-ce là une plaisanterie avec le nom de A.S. De même, un cri des Chars est adopté, sur proposition du Chef d'Escadrons Bossut, héros de Berry-au-Bac : " le RIQUE de RICK ", demeuré célèbre.

Au prix d'un effort industriel énorme, alors que les mines de charbon, de fer, les usines métallurgiques et textiles sont au 9/10^{ème} aux mains de l'ennemi, les ingénieurs et les ouvriers (souvent remplacés par des ouvrières) vont réaliser le tour de force de fabriquer en quelques mois des quantités de chars et d'avions qui laissent rêveur. Malgré ses difficultés, la France devient l'arsenal des nations (comme le seront les Etats-Unis au cours de la seconde guerre mondiale) et, pour un temps, la première puissance militaire du monde. Malheureusement, l'effort fourni sera sans lendemain et les concepts d'utilisation des nouvelles armes resteront figés.

Lt Cl Jacques Brissart

- (1) L'autonomie de 35 km, attribuée au FT 17 dans plusieurs documents consultés, semble être une erreur reproduite de proche en proche. Merci au spécialiste qui confirmera ou démentira.
- (2) Ultérieurement, deux bases avancées seront créées au camp de Mailly-Poivres et à Martigny les Bains (Vosges), pour décongestionner Champlieu et répartir mieux les unités en arrière du front.
- (3) Les groupes sont numérotés de AS 1 à AS 17 pour les Schneider, de AS 31 à AS 42 pour les Saint Chamond.
- (4) Ces compagnies de FT 17 seront numérotées à partir de AS 301.

MANIFESTATIONS DE L'ANNEE 2008

A.S.M.A.C.		Autres associations de la C.S.C.C.	
29 mars	Conseils d'administration de la Fondation et de l'A.S.M.A.C. à Paris	29 mars	Ravivage de la Flamme par la CSCC
		11 mai	au cimetière russe de St Hilaire le Grand
29 mars	Ravivage de la Flamme avec la C.S.C.C.	14 juin	à Vauquois
12 avril	Assemblée générale à SUIPPES (Maison des Associations) - Accueil à 10h	6 juillet	à la Gruerie
		6 juillet	à Dormans
14 septembre	Cérémonie à NAVARIN et au BLANC-MONT	7 septembre	à Mondement
11 novembre	Dépôt de gerbes à NAVARIN	fin septembre	au fort de la: Pompelle
		28 septembre	messe à Minaucourt
		début octobre	à Binarville
		en octobre	manifestation franco-américaine coorganisée par le Comité de l'Argonne

A l'occasion du 90^{ème} anniversaire de l'année 1918, d'autres manifestations seront organisées au cours de l'été et de l'automne 2008 par la communauté de communes de Suippes, par l'O.N.A.C., par les camps de Mourmelon-Suippes. Le programme sera détaillé dans le prochain bulletin.

IN MEMORIAM

Docteur Rémy POITEVIN, fils de M. Paul POITEVIN
qui se dévoua de nombreuses années pour la sauvegarde du monument.
Monsieur PERSYN Jean Marie, de Moule (62910).
Madame de POULPIQUET Jacqueline, de Nîmes.
Madame CHARBONNIER Reine, de Saint Georges de la Prée (18100).

COTISATIONS 2008

La cotisation est valable pour une année calendaire. Pour éviter les rappels, nous vous demandons, dans la mesure du possible, de régler votre cotisation en début d'année, quelle que soit la date à laquelle vous avez réglé celle de l'an dernier.

Un reçu fiscal vous sera adressé, par l'intermédiaire du bulletin de janvier 2009, pour tout versement excédant la cotisation minimale de 8 euros. Toutefois, si vous ne désirez pas le recevoir nous vous demandons de nous le signaler.

POUR ADHERER A L'ASSOCIATION

Il vous suffit d'adresser la demande, indiquant les nom et adresse, accompagnée d'un chèque d'un montant minimum de 8 Euros, à :

A S M A C - 4, rue des Condamines - 78000 VERSAILLES

L'adhésion vous permettra de recevoir nos deux bulletins annuels. Le dernier bulletin paru vous sera adressé immédiatement. Un reçu fiscal vous sera délivré pour tout versement excédant la cotisation minimale de 8 euros.

Grâce à vous, de nouveaux adhérents nous ont rejoints en 2007. Faites connaître notre association, faites adhérer vos amis(es).

**ASSOCIATION DU SOUVENIR
AUX MORTS DES ARMEES DE CHAMPAGNE
ET A LEUR CHEF LE GENERAL GOURAUD**
4 rue des Condamines 78000 VERSAILLES

**FONDATION DU MONUMENT
AUX MORTS DES ARMEES DE CHAMPAGNE
ET OSSUAIRE DE NAVARIN**
10 rue de l'Eglise - 51510 THIBIE

LE 1^{er} JUILLET 2007 A NAVARIN



Vue générale



Les drapeaux de l'E.M.I.A. et du 1^{er} R.T.



La Noubà



La musique de Suippes



Le dépôt de gerbes



Départ des troupes

ET AU CIMETIERE MILITAIRE DU BOIS DU PUIIS



Les Autorités remercient les porte-drapeau



Deux tombes de tirailleurs du 7^e R.T.A.